

souffrir. Mes paroles sont aujourd'hui confirmées. J'ai sous les yeux un journal paraisant à Varsovie en langue russe et destiné exclusivement aux militaires : le Journal des opérations militaires dans le royaume de Pologne. Le numéro du 5 février contient un article signé : pour copie conforme, le lieutenant colonel Krywonosow, où il est dit que l'insurrection augmente et que les commandants doivent prendre les mesures les plus énergiques sans avoir égard au choix des moyens pour en avoir promptement raison. Le meurtre et l'incendie sont donc un système mis à l'ordre du jour de l'armée. Les mauvais traitements infligés aux blessés et aux prisonniers, le dépouillement des cadavres, le meurtre des personnes inoffensives, des femmes et des enfants, entrent donc dans les combinaisons stratégiques arrêtées d'avance par les chefs de l'armée russe. Et dire que c'est sur cette armée que reposaient les espérances du marquis Wielopolski pour le rétablissement de l'ordre public.

L'autorité militaire à Varsovie a mis la main sur toutes les barques de la Vistule et les a fait déposer à la citadelle. Une foule de malheureux sont ainsi privés de tous moyens d'existence et n'ont plus d'autre alternative que d'aller grossir les rangs des insurgés.

M. Piétron, conseiller d'Etat et ancien secrétaire du conseil d'administration du royaume de Pologne, vient d'arriver à Varsovie. Fait prisonnier par Langiewicz, il a été remis en liberté sur parole. Ce personnage se loue hautement de la conduite bienveillante du général polonais à son égard. On assure que Langiewicz l'a chargé d'une lettre pour le grand-duc Constantin.

### Angleterre.

On écrit de Londres, 2 mars :

Maintenant que nous avons fait notre manifestation pour la Pologne et livré un certificat de sympathie certifié sincère et véritable au sein du parlement en faveur de cette malheureuse nation, adieu à la politique pour quelques jours. Le roi de Prusse s'arrange comme il l'entend avec son ministère et la Chambre des représentants, que la reine Isabelle rend le ministère au maréchal O'Donnell ou qu'elle le donne à Narvaez, à Concha, même à Espartero s'il lui en prend la fantaisie ; que les Grecs trouvent un roi où ils pourront, que les abolitionnistes du Nord et les esclavagistes du Sud s'exterminent jusqu'au dernier, tout cela nous est bien égal en ce moment, nous sommes tout aux joies, aux fêtes de l'arrivée et du mariage de la princesse Alexandra ; nous n'avons pas autre chose en tête ; les affaires se baient à la hâte, les commis font à chaque colonne des fautes de calcul dans leurs additions ; les garçons de magasins font des mélanges de marchandises et des confusions de colis à exasperer les plus flegmatiques quakers ; ils mêlent le poivre et la cassonade, envoient un ballot de laine à qui a demandé un ballot de soie, toutes ces balourdises sont tolérées avec une mansuétude sans exemple dans les comptoirs de la cité.

C'est un bruit, un tapage dans toutes les rues dont vous ne pouvez vous faire une idée ; la circulation des voitures est à peu près impossible ; les charpentiers, les tapissiers, les gaziers, font subir une transformation complète aux façades de toutes les maisons. Londres ne pourra plus se reconnaître, les édifices et les maisons particulières font comme les Aldermen et les membres des corporations ; ils mettent des perruques et des robes de velours de drap et de calicot.

C'est une mascarade complète, les vieilles murailles de briques sont cachées. Des échafaudages recouverts de toiles peintes représentent des palais vénitiens, des portiques romains, des pagodes chinoises, des minarets turcs, des façades napolitaines et indiennes sur lesquels courent d'innombrables tuyaux en plomb, d'où jaillissent le soir des gerbes lumineuses de gaz formant des chiffres, des guirlandes, des lacs, des devises héraldiques. Il y en a assez long pour faire deux fois le tour du globe terrestre. L'éléphant du Danemark et le léopard anglais se donnent les plus touchantes accolades. On estime que de la station de Bricklajn qui est de l'autre côté de Londres jusqu'à la station de Sardinon où la princesse Alexandra prendra le chemin de fer pour se rendre à Windsor, il se trouvera des

sièges pour 400,000 personnes. Il y en a 10,000 rien que d'un côté de l'église St.-Paul ; comme le cortège une fois arrivé au Strand aura à parcourir des espaces largement découverts, on assure que la population entière de Londres pourra voir à son aise la procession qui doit dépasser en magnificence tout ce qui s'est vu en Angleterre depuis le jour où la reine Elisabeth a quitté la tour de Londres pour aller ceindre la couronne sous les voûtes de Westminster.

### Allemagne.

On écrit de Francfort, 3 mars :

Plus que le parlement anglais, plus que la France, plus que l'Autriche, la province de Posen se révolte contre la convention russo-prussienne. Allemands et Polonais diffèrent dans les motifs, mais ils sont unanimes dans la réprobation L'enthousiasme de ces derniers pour la cause qui fait couler le sang de leurs frères, se change en violente colère contre le gouvernement prussien tendant la main aux cosaques pour hâter l'agonie du mouvement ; les Allemands de la province voient déjà l'insurrection y prendre pied, les Russes l'y poursuivent, les gentilshommes polonais la soutiennent et les scènes à la Mierchew se reproduisent sur le sol de la Prusse. Toutes les malédiction se massent sur la même tête, sur M. de Bismark, rendu responsable de la situation actuelle ; le populaire n'a pas le temps de rechercher qui, du ministre ou d'un autre pouvoir, est le premier et le plus coupable.

Si, près ont pris feu, dépeignez-vous l'Etat des enfants, mais des enfants entre 18 et 25 ans. Le torrent les emporte, chefs et parents, tout, pour les retenir, se montre d'une égale impuissance. La fusillade russe, mais non la tyrannie russe, tel est le cri dans lequel ils se résignent. Aussi le gouvernement, même en bouchant de soldats toutes les issues de la frontière, ne peut-il empêcher les armes et les munitions de passer la frontière. Les hommes ne tardent pas à suivre. Le 23, 200 jeunes gens costumés en chasseurs (veste gris à parements et collets verts) ont quitté Posen dans la soirée. Le matin avait été célébré à leur intention une messe à laquelle n'assistaient que les invités. Le cortège commença comme s'il allait à la mort, et prit ensuite congé de ses proches qui fondaient en larmes.

Les expéditeurs d'armes ont recours, pour déguiser le faire subtil de la douane, aux plus inraisonsnables stratagèmes. On écrivait dernièrement à un d'eux : Vous nous faites les temps attendre les étoiles noires, nous avons aussi besoin de teinture, no re ami étant tout en noir aux plus vives couleurs. Les étoiles noires étaient de bonnes carabines, trop lourdes pour l'épaule ou la main d'une femme, en admettant toutefois qu'une carabine pèse autant qu'une crinoline, et la teinture était un mélange de plomb et de salpêtre ayant avec la poudre une analogie frappante.

Le czar a dit que l'insurrection de Pologne devait être étouffée en 10 jours et si elle ne l'est pas, si le czar aura failli attendre, ce ne sera pas la faute de M. de Berg. Faisons connaissance avec ce nouveau personnage apparaissant sur une scène qui en a dévoré avec tant d'autres. M. de Berg, aide-de-camp du czar, vient remplacer en Pologne M. le général Ramsay, sous la direction du grand-duc Constantin.

### DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES.

L'Agence Havas nous communique les dépêches télégraphiques suivantes :

Berlin, 5 mars.

Le Moniteur prussien est autorisé à déclarer comme une invention malveillante la correspondance parisienne de l'Indépendance belge du 2 mars contenant, sur l'origine et les prétendues modifications qu'aurait subies successivement la convention du 8 février, une série de données dont le but est de jeter un faux jour sur les relations amicales de la Prusse et de la Russie.

Le Moniteur prussien dément aussi le contenu d'une correspondance de Berlin, insérée dans le Botschafter, de Vienne, du 2, d'après laquelle la convention du 8 février aurait pour base un projet d'agrandissement de la Prusse jusqu'à la Vistule.

Cracovie, 6 mars.

Le Czar d'aujourd'hui donne les nouvelles suivantes :

Un combat a été livré hier par Lan-

giewicz au corps russe de Miechow, entre Tarnawa et Skala. Les Russes battus se sont retirés à Seomniki. Une partie du corps de Langiewicz est à leur poursuite. Le reste campe à Smarzewick.

Cracovie, 6 mars, 8 h. du m.

Pendant le combat de Piskowa-Skala, Langiewicz avait dirigé une partie de son corps vers Skalo, et l'y rejoignit en personne. A une heure de la nuit, il rencontra un détachement russe qui venait de Miechow, lui tua cent hommes et le refoula en descendant vers Miechow.

Langiewicz, rejoint par Jozioranski, avait, hier à midi, son quartier-général à Owczary.

Cracovie, 5 mars, 6 h. du soir.

Un ordre du jour de Langiewicz, daté du 3 mars, à Piskowa-Skala, déclare être apocryphe, et l'œuvre de agents russes, une prétendue proclamation signée de son nom et incriminant certaines classes de la société, qui a été répandue dans le pays.

Cracovie, 6 mars, midi 40 m. soir.

Une rencontre a eu lieu près de la frontière du grand-duché de Posen, où a combattu, sous les ordres du comte Edmond Faczanowski, un détachement considérable bien armé et bien organisé arrivant de Posen. L'insurrection éclate en Volhynie dans le district d'Owruccz.

Vienne, 5 mars, 6 h. du soir.

Les derniers avis de Pologne mandent que des mouvements nouveaux ont eu lieu sur des points différents ; toutefois, l'on sait que les insurgés manquent presque partout d'armes et de munitions.

Brody, 5 mars.

D'après les recits des voyageurs, 40,000 Russes sont échelonnés de Volhynie jusqu'en Lithuanie. Les Bachkits se trouvent déjà dans le Palatinat de Wilna. Des combats ont eu lieu dans les environs de Berditschew et de Sluzk. La ville de Pisk aura été prise par les insurgés. Tous les propriétaires du district de Bobrojsk ont été emprisonnés.

Berlin, 6 mars.

Des lettres de Varsovie annoncent qu'il y avait peu de monde à la réception qui a eu lieu chez le grand-duc, à l'occasion de l'anniversaire de l'avènement du czar Alexandre. — Il n'y a pas eu d'illumination.

Les chefs de la révolution polonaise se rejouissent qu'il n'y ait pas eu d'armée.

Vysocki a été nommé commandant en chef des insurgés sur la rive gauche de la Vistule.

New-York, 21 février.

La Chambre de commerce de New-York se plaint des facilités données par l'Angleterre aux corsaires confédérés. Elle déplore qu'une nation si civilisée ait pris une attitude qui repugne tellement à l'esprit du siècle.

Marseille, 5 mars.

Les journaux d'Alger du 3 mars publient un avertissement officiel du maréchal gouverneur de la colonie contre la souscription ouverte pour la défense des intérêts algériens.

L'avertissement dit que ces intérêts reposent dans les mains de l'Empereur et de l'autorité algérienne, et qu'ils ne périront pas. Le maréchal ajoute que la souscription serait un moyen d'entretenir l'émotion qui tend à disparaître, et qu'il ne tolérera pas de semblables manifestations.

M. Forcade de La Roquette était arrivé le 3 ; il avait été reçu par les autorités. Les journaux algériens bien de sa mission. Ils disent que M. Forcade verra le pétitionnement s'accomplir sans turbulence, preuve de la confiance du pays dans le gouvernement.

La pétition d'Alger compte 12,000 signatures.

### CHRONIQUE LOCALE ET DÉPARTEMENTALE.

## SOUSCRIPTION NATIONALE en faveur des ouvriers colonniers sans travail.

MM.	fr. c.
Lemaire frères,	20
Total	20
Listes précédentes	14,673 16
Total général	14,693 16

On assure que, d'après les ordres de l'Empereur, on poursuit activement au ministère des travaux publics le travail relatif à l'établissement du quatrième réseau des chemins de fer français.

Ce réseau comprend tous les embranchements d'arrondissement, et la somme affectée à cette importante entreprise ne s'élève pas à moins de 250 millions environ.

Le Moniteur publie un arrêté du ministre de la guerre portant fixation du taux d'exonération imposé aux jeunes conscrits qui voudraient s'exempter du service. Le chiffre est cette année de 2,300 francs. C'est 200 francs de moins que l'année dernière.

De même que les précédentes années, les militaires sous les drapeaux peuvent être admis à l'exonération.

Afin de se faire exempter au corps, les militaires ou leurs familles ont à verser 500 francs pour chaque année de service restant à accomplir.

Les versements à effectuer par les conscrits ont pour tout délai les quinze jours qui suivent la clôture des opérations divisionnaires. Cela nous reporte vers la fin d'avril ou le commencement de mai. Pour plus de sécurité, on peut se renseigner dans les bureaux de la préfecture ou de l'intendance. Les parents qui ont contracté envers les compagnies d'exonération, doivent se mettre en mesure également d'encaisser leurs primes ; car le receveur ou le percepteur a affaire au conscrit, pas à d'autres.

On assure que les opérations des conseils de revisions commenceront le 18 de ce mois et devront être terminées le 7 avril.

On nous adresse la lettre suivante :

Roubaix, 6 mars 1863.

Monsieur le Rédacteur,

Je prends la liberté de vous adresser cette lettre avec prière de l'insérer dans votre plus prochain numéro. Dans la pensée que l'idée que je vais vous soumettre sera de quelque utilité, je serais heureux d'avoir votre approbation.

On s'occupe en ce moment d'établir un plan général de la ville de Roubaix.

Une commission vient d'être nommée par le Conseil municipal pour donner son avis sur le percement de plusieurs rues dans le centre de notre cité. Il y a là une idée excellente qu'on approuve généralement et qui permettra d'opérer des changements dont l'utilité est incontestable.

Mais avant d'aborder le sujet principal de cette lettre, je crois devoir vous faire remarquer qu'une occasion se présente d'arriver promptement et à peu de frais au dégagement des abords des rues Nain et du Vieil-Abreuvoir.

Chacun sait qu'il arrive trop fréquemment des rencontres aux voitures descendant ces deux rues.

L'acquisition des trois maisons formant l'angle, et dont la vente est indiquée pour le 19 mars, permettrait à la ville de remédier aux nombreux inconvénients qu'offre ce passage si fréquente.

Je crois qu'il serait bon d'attirer sur

ce point la bienveillante attention de nos édiles.

Si l'importance de notre ville et l'avenir qui lui est infailliblement réservé, ont fait comprendre la nécessité d'ouvrir de nouvelles voies, il sera bon qu'on fasse les choses grandement et sans trop se préoccuper du chiffre des dépenses.

Roubaix peut-il entreprendre des travaux aussi importants avec ses seules ressources ?

Il sera facile de répondre à cette question.

A Lyon et dans d'autres grandes villes, des sociétés se sont constituées pour exécuter les plans donnés par les municipalités. Ces sociétés achètent les terrains vendus par expropriation, tracent les rues, font exécuter à leur compte les aqueducs et les paves, et quand elles ne font pas bâtir elles revendent les terrains avec condition d'y construire dans un bref délai.

Ne pourrait-on pas faire appel à une société qui se chargerait d'exécuter les nouvelles artères qu'on se propose d'ouvrir prochainement ?

Ne serait-il pas utile aussi d'exposer publiquement le nouveau plan de la ville et d'ouvrir une enquête qui permit à chacun d'indiquer certaines améliorations qui pourraient échapper aux membres de la commission ?

J'ose espérer, Monsieur, que vous me permettrez d'insérer dans votre prochaine lettre, quelques-unes des idées qui recevraient l'assentiment général.

Veillez agréer, etc.

VOTRE ABONNÉ.

Depuis quelque temps, on s'entretient dans notre ville de l'héritage considérable qui vient d'échoir à un ouvrier tisserand. Les bruits les plus absurdes ont circulé à ce sujet ; nous avons voulu, avant de donner à nos lecteurs les détails vrais de cette aventure qui tient du roman, prendre nos renseignements à bonne source.

Le nouveau favori de la fortune, dont on s'était empressé de faire un prince, n'est pas même d'origine noble.

Né à Bruxelles, il y a vingt-cinq ans, il fut déposé à l'hospice des enfants trouvés. Quelques billets de banque, destinés à pourvoir à son entretien, avaient été glissés dans ses langes. Il fut confié plus tard à un cultivateur des environs de Waterloo chez qui il demeura en qualité de garçon de ferme jusqu'à l'âge de quatorze ans.

Peu satisfait de la perspective que lui offrait son genre de besogne, l'enfant se rendit à Charleroy où il travailla deux ans dans une filature de coton.

Il se rendit ensuite à Paris où il fut garçon de café pendant dix-huit mois.

Ses économies lui permirent d'entreprendre un voyage, il partit pour Lyon et apprit à tisser sous les ordres d'un Belge, son compatriote. Depuis quelques années il a successivement travaillé à Roubaix, chez MM. L. Dathis, Alfred Desrousseaux et en dernier lieu chez M. Mazure-Mazure.

Il y a environ six mois, notre tisserand voulant se marier, lit écrire à Bruxelles pour se procurer son acte de naissance. Le chef du bureau de l'état-civil lui répondit immédiatement qu'ayant une communication importante à lui faire, il le pria de se présenter lui-même à l'hôtel-de-ville. Après avoir hésité pendant plusieurs jours, le jeune homme se décida à partir.

Il apprit, en arrivant, qu'on faisait des démarches depuis deux ans pour découvrir sa résidence. Sa mère, qu'il n'a jamais connue et dont il ignorait même le nom, était morte en lui léguant toute sa fortune évaluée à vingt millions !

L'heureux héritier a été présenté aux deux sœurs de sa mère. Elles possèdent aussi une immense fortune et ne songent pas à se marier.

En attendant l'issue du procès intenté par les deux tantes à leur neveu, celui-ci, placé sous l'égide de quelques hauts personnages de Bruxelles, se met en garde

contre l'offre, je vous récompenserais mal du sacrifice auquel vous êtes disposé. Ma place est ici et ne sera jamais qu'ici. Il ne faut pas que vous introduisiez dans votre ville natale, avec le titre d'épouse, une femme flétrie par une faute de sa jeunesse. On se parlerait à l'oreille de la mendiant d'autrefois ; on ferait entendre des paroles que nous serions peut-être tous deux incapables de supporter.

Ne suis-je pas seul coupable de la chute de cet ange si pur ? murmura Gothard avec la plus douloureuse anxiété ; n'est-ce pas à moi seul de le réhabiliter aux yeux du monde ?

Il s'agenouilla devant la tremblante Edith, lui saisit les mains et y appliqua ses lèvres brûlantes.

Oh ! je t'en conjure, mon Edith, ma bien-aimée ! ne prononce plus de si cruelles paroles ; elles me percent le cœur comme des dards empoisonnés. Edith, je deviendrai doux comme un agneau ; je ne serai plus ni emporté, ni inconscient, je te ferai un paradis de la vie ; deviens ma femme devant Dieu et devant les hommes !

Je ne le puis pas, Gothard, je ne le puis pas ; mais lève-toi, j'entends mon oncle ; demain je m'expliquerai.

Elle s'éloigna avant que le vieillard ouvrit la porte.

Les yeux de Gothard lancèrent à cet importun des éclairs de colère et de dépit.

En bien ! l'affaire a-t-elle mieux marché aujourd'hui qu'hier ? demanda Klitting, surpris de ne pas voir sa nièce.

Nullement ; et d'ailleurs c'est impossible quand le temps est comble, répondit Gothard avec agreur.

Ne vous emportez pas sans rime ni raison. Deux fois deux heures font quatre

heures, et celui qui, en ce laps de temps, ne peut pas aller jusqu'à dire : veux-tu ce moi ? et puis attendre un oui ou un non, celui-là ferait mieux, à mon sens, de ne jamais se mêler de demander en mariage, car il n'a évidemment ni théorie ni pratique.

Je pense, cependant, ne manquer ni ce l'une ni de l'autre.

C'est d'autant plus fâcheux, répliqua Klitting avec ce me ; car c'est un indice que le prétendant a toujours plusieurs cœurs à sa disposition, et cette galanterie finit ordinairement par ne guère réussir, à la longue, auprès des femmes.

Pour toute réponse, Gothard se mordit les lèvres jusqu'au sang, jurant du reste, en secret, de ne pas prêter à la raillerie l'endemain. Il lui fallait bien patienter jusqu'à Klitting ayant eu l'attention cruelle d'inviter du monde à passer la soirée.

Après une éternité pour Gothard, c'est-à-dire après vingt-deux heures des plus pénibles, souna enfin celle de la sieste du troisième jour.

Aujourd'hui nous ne prendrons le café qu'à cinq heures, dit le vieillard avec une patience exemplaire ; mais si vous n'avez pas conclu votre affaire d'ici là, j'envoie tout au diable.

Ne perdons pas le peu de temps qui nous est accordé, chère Edith ! dit Gothard en s'essayant près d'elle des deux yeux, le vieillard eut ferme la porte. Tu voulais me dire quelque chose hier, et tu brûles du désir de le prouver mon erreur.

Tu n'y parviendras pas, Gothard, répliqua-t-elle d'une voix douce et attendrie. Je vais te parler sans détours, car un pressentiment me dit que c'est notre dernier entretien. Je serai de la plus en-

tière franchise avec toi. Tu liras dans mon cœur, et tu te convaincras combien j'ai raison de l'assurer que je ne suis pas la femme qui te convient.

Jamais tu ne m'en convaincras ; mais parle, afin que je puisse lire jusque dans les replis les plus cachés de ton cœur.

Ecoute, Gothard ; quand je fis ta connaissance, j'étais une enfant inexpérimentée, incapable de discerner le bien du mal, l'apparence de la réalité. Pauvre, réduite à chanter dans les rues pour gagner notre chétif repas du soir, je me suis crue transportée dans le paradis par ton affectueuse sollicitude, lorsque tu me conduisais, avec mon père si tendrement aimé, à l'appartement si agréable que tu avais loué pour nous. Je reverts aussi comme un Dieu le noble Hermann, cet ami dévoué ; mais, comme il se tenait à l'écart, et que toi seul tu venais nous voir, je concentrai sur toi toute mon affection. Cette étrange transformation s'opéra avec une facilité merveilleuse, et, les soirs où mon père fumait sa pipe chez notre obligé voisin, j'avais quelquefois peur en me sentant seule ainsi auprès de toi ; mais ta voix flatteuse et séduisante m'endormait, et, dans mes rêves, je me croyais au ciel, tandis que j'étais les yeux ouverts au bord d'un abîme.

Oh ! que l'heure des adieux fut douloureuse ! Mille fois mon cœur faillit se briser ; mais j'étais condamnée à vivre, et l'unique lueur d'espoir qui brillait encore pour moi, c'était la pensée de ton amour. Je dis : amour, car alors je prenais les sentiments pour une flamme sainte, vive et pure comme celle qui brûlait dans mon sein.

Dans la suite, quand il ne me resta plus d'autre ressource, je me décidai à

l'écrire ; ce fut Hermann qui me répondit ; et sa lettre m'apprit à envisager mes rapports avec toi d'un point de vue tout nouveau. Alors s'éveilla enfin ce sentiment de honte qui avait sommeillé si long-temps. Je suivis avec docilité le conseil que me donnait notre ami de ne plus te revoir. Je ne doutais point de ton amour, mais je comprenais que tu ne pourrais jamais m'épouser. — D'ailleurs, quand même ce mariage aurait été possible, tu étais si jeune que je n'aurais pu nourrir, dans tous les cas, qu'un espoir fort lointain.

Tu connais le reste. Les nobles procédés de Hermann sont un des plus beaux souvenirs de ma vie. Dieu, qui sait le mieux ce qui nous convient, permit que nos liens fussent dissous ; j'en ressentis une douleur cuisante, car mon amour était profondément enraciné dans mon cœur ; — mais je ne pus que souffrir ! Mon oncle, tenant à ce qu'en ignorât ma triste aventure, me fit amener ici avec toutes les précautions nécessaires pour que le secret fût gardé ; et c'est ici que j'ai trouvé ce que je cherchais depuis long-temps en vain : la paix.

Des années s'écoulaient ; mon cœur et mon esprit se formaient ; les semences déposées par Hermann portaient des fruits ; sans aller toutefois ma fidélité inébranlable à mon amour. A vrai dire, je ne l'attendais pas ; mais je croyais que tu m'aimais, qu'un jour peut-être tu me mettrais à ma recherche. Je me figurais que mon changement de position finirait par nous rapprocher. J'oubliais d'autres circonstances, précisément les plus essentielles. Voilà pourquoi, Gothard, je m'efforçais d'acquiescer autant d'instruction et d'éducation que possible, me disant à

chacun de mes progrès : peut-être en serai-t-il heureux un jour.

Mais mon rêve s'évanouit : un moment suffit pour enlever mes illusions ; ce moment, bien cruel, me guérit. Dans l'été de 1828, je fis un voyage avec mon oncle à Stockholm ; j'y vis Hermann deux fois ; nous nous reconnûmes ; mais je ne lui parlai point par management pour mon oncle, à qui la moindre allusion à mon passé causait toujours une vive émotion. A mon retour ici, je savais donc que tu ne m'aimais plus ; car, dans le cas contraire, Hermann eût profité de l'occasion pour renouer notre connaissance.

Je ne te parlerai pas, Gothard, des jours et des nuits de souffrance qui suivirent ce voyage. Ce que j'avais pris pour de l'amour n'était, à n'en pouvoir douter, que la flamme éphémère d'un esprit léger, et cette découverte est l'humiliation la plus cruelle pour une femme qui aime réellement. Devenue, par la suite, capable de réfléchir plus nettement à ma situation, je compris que je n'avais plus aucun droit ni à ta main, ni à ta fidélité. Nul serment ne te liait, et c'était heureux, car une soif-disant réparation ne m'eût pas suffi ; mon cœur ne réclamait que de l'amour, et, une fois déçu dans son attente, il n'avait plus rien à demander. Je ne prolongerai pas mon récit pour l'apprendre de quelle manière je suis parvenue peu à peu à ce repos, je dirais presque à cette indépendance, qui est enfin mon partage après tant d'années de combats. Bref, quand nous nous revîmes dernièrement, je considérais sous un jour tout nouveau la vie, les devoirs et les exigences des positions.

M<sup>me</sup> EMILIE CARLEN.

(La suite au prochain numéro.)